

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing : Trois mois... 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr.

La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'un avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

Annances : la ligne... 25 ct

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal...

ROUBAIX 14 MAI

Bulletin du jour

La mort de M. Ricard a été déplorée comme il convenait, par les organes de tous les partis. Nous avons combattu la politique de ce ministre, souvent avec une âpreté que nous comprenons le sentiment de nos devoirs envers la patrie...

Le successeur qu'on lui donnera, quel qu'il soit, se trouvera dans une situation bien différente. Il sera vraisemblablement plus engagé, plus compromis dans la politique de gauche que n'était le ministre défunt...

Quant au choix de ce successeur que M. le maréchal de Mac-Mahon doit, dit-on, désigner à bref délai, on s'en préoccupe beaucoup; mais on n'a l'air de s'en occuper que pour en faire un jeu de société...

Il y a enfin, M. Casimir Périer. Mais M. Casimir Périer est malade tout aussi malade, qu'était naguère M. Ricard. Le centre gauche, en le poussant à accepter le fardeau de ce portefeuille, risquerait de tuer deux ministres coup sur coup.

Il ne reste donc que M. Christophle. C'est probablement sur lui que le choix du maréchal se portera. Tout ceci revient à dire qu'en France et par ce temps bienheureux de République, les ministres sont d'autant plus rares que les ministères ont moins de chance de durée.

CHRONIQUE

Le conseil des ministres n'a pris hier aucune décision au sujet du remplacement de M. Ricard. Les pourparlers se poursuivent, dirigés par le président du conseil, qui est installé, aujourd'hui, à Paris, place Vendôme, au ministère de la justice.

On nous ne nous trompons pas, nos lecteurs trouveront dans ce simple exposé biographique de graves et vastes questions de politique. Habitué, en tout cas, pour démontrer que les bouleversements sociaux qui sont la suite inévitable de toute révolution...

M. le président du conseil a demandé à M. le duc d'Audiffret-Pasquier, président de la Chambre des députés, que l'ordre du jour des Chambres fût reporté à la séance de lundi soit reporté à mardi.

Le service funèbre de M. Ricard sera célébré lundi à midi, à l'église Saint-Augustin, et mardi, à la même heure, à Niort.

M. le gouverneur de Paris a prévenu le président du conseil, le ministre de l'intérieur et le préfet de police qu'il avait pris toutes les dispositions nécessaires pour que les honneurs funéraires militaires soient rendus à M. Ricard, et pour que, en outre, des troupes qui se trouvent massées sur la place Beauvau pour faire cortège au cercueil et échelonnées de la place Beauvau à l'église Saint-Augustin, il y ait aux obsèques des députations d'officiers de tous les corps de troupes de Paris.

M. le duc d'Audiffret-Pasquier, président du conseil et M. Dufaure, président du conseil, tiendront chacun un des cordons du poêle. On pense que les 2 autres cordons seront tenus par un membre important du centre gauche, auquel appartenait M. Ricard et par un de ses amis.

L'enterrement ne devant pas avoir lieu à Paris, aucun discours ne sera prononcé. Le corps restera à l'église Saint-Augustin pendant l'après-midi de lundi. Il sera porté lundi soir par le train de 8 h. 45 à Niort. M. Lepetit fils, secrétaire de M. Ricard, et M. Sénécal, attaché au cabinet et parent du défunt accompagneront le corps jusqu'à Niort.

On lit dans le Moniteur universel : On nous affirme que plusieurs membres de l'extrême gauche, réunis hier soir au domicile de l'un d'eux, ont rédigé une proposition tendant à demander la mise en accusation des auteurs et des complices du coup d'Etat du 2 décembre 1852, proposition qui serait déposée sur le bureau de la Chambre des députés, après le rejet des propositions relatives à l'amnistie.

Funérailles de M. Ricard.

Le service funèbre de M. Ricard sera célébré lundi à midi, à l'église Saint-Augustin, et mardi, à la même heure, à Niort.

M. le gouverneur de Paris a prévenu le président du conseil, le ministre de l'intérieur et le préfet de police qu'il avait pris toutes les dispositions nécessaires pour que les honneurs funéraires militaires soient rendus à M. Ricard, et pour que, en outre, des troupes qui se trouvent massées sur la place Beauvau pour faire cortège au cercueil et échelonnées de la place Beauvau à l'église Saint-Augustin, il y ait aux obsèques des députations d'officiers de tous les corps de troupes de Paris.

M. le duc d'Audiffret-Pasquier, président du conseil et M. Dufaure, président du conseil, tiendront chacun un des cordons du poêle. On pense que les 2 autres cordons seront tenus par un membre important du centre gauche, auquel appartenait M. Ricard et par un de ses amis.

L'enterrement ne devant pas avoir lieu à Paris, aucun discours ne sera prononcé. Le corps restera à l'église Saint-Augustin pendant l'après-midi de lundi. Il sera porté lundi soir par le train de 8 h. 45 à Niort. M. Lepetit fils, secrétaire de M. Ricard, et M. Sénécal, attaché au cabinet et parent du défunt accompagneront le corps jusqu'à Niort.

M. le président du Sénat a convoqué le bureau du Sénat pour assister au service de M. Ricard et a invité individuellement chacun des membres du Sénat. Des invitations sont adressées tant aux grands corps de l'Etat par le secrétariat du ministère de l'intérieur que par le cabinet du sous-secrétaire d'Etat aux amis du défunt.

Ainsi que nous l'avons annoncé, M^{me} la maréchale de Mac-Mahon est venue hier, vers quatre heures, à l'hôtel Beauvau pour faire visite à M^{me} Ricard, qui s'est trouvée trop souffrante pour pouvoir la recevoir. M^{me} la maréchale était accompagnée de sa fille. A peine rentrée à l'Élysée, M^{me} de Mac-Mahon s'est empressée d'écrire à M^{me} Ricard une lettre très-émue, dans laquelle elle lui a exprimé ses sentiments de profond regret.

Le corps de M. Ricard a été embaumé ce matin par M. le docteur Marx Sée. Depuis hier soir plusieurs ouvriers de l'administration des pompes funèbres sont employés au ministère de l'intérieur à préparer la chapelle ardente, le milieu de laquelle sera déposé le corps de M. le ministre de l'intérieur. Cette chapelle occupera l'antichambre du cabinet particulier du ministre, et les salons de réception qui se trouvent au rez-de-chaussée de l'hôtel Beauvau.

On sait que la révolte des Bou-Azid, dans le cercle de Biskra, a pris fin, le 29 avril, par la soumission complète de cette tribu qui, cernée dans l'Oasis d'El-Amri, par les trois colonnes réunies sous le commandement du général Carteret, s'est rendue à discrétion.

Dans les derniers jours de mars, un soldat d'Alger, nommé Ben-Aïch, qui, jusqu'alors n'avait joui d'aucune espèce de notoriété, et appartenant à la tribu des Bou-Azid, du caïdat des Arab Gharraba, fit passer de lui dans le pays; ses prédications et ses jongleries qui, dans le début, ne sortaient point du cadre habituellement exploité par ce genre d'illuminés, n'éveillèrent pas l'attention de nos chefs indigènes directement chargés de leur surveillance de la région éloignée où elles se reproduisaient, et ils se bornèrent à le signaler à l'autorité française comme un fait dont il n'y avait pas à se préoccuper.

Malheureusement, il fut exploité. Sous l'influence de Mohamed Yahia quelques jours suffirent pour transformer en une émeute hostile à la France, le sentiment de simple curiosité qui avait d'abord groupé quelques tentes, autour de Ben Aïch; le nombre de ses adhérents s'accrut rapidement, au point de comprendre la tribu entière des Bou-Azid, et bientôt nos Caïds qui, en reconnaissant qu'ils s'étaient laissés surprendre, avaient espéré tout d'abord que leur influence suffirait à dissiper le rassemblement, durent venir à Biskra avouer leur impuissance et réclamer notre intervention.

C'était le 8 mars. M. le Général Carteret vint en toute hâte, à Biskra, et y réunit une petite colonne mobile, pendant qu'un délai de deux jours, était fixé aux Bou-Azid pour rentrer dans le devoir. A l'expiration de ce terme, aucune démarche de soumission n'avait été faite, et nos forces composées de 800 fantassins, 200 cavaliers, une section d'artillerie de montagne et les goums marchèrent contre les insurgés qui avaient établi leur centre de résistance dans l'Oasis d'El-Amri, où ils possédaient un grand nombre de palmiers, à l'extrémité du Zab-Dahan et à 48 kilomètres Sud-Ouest de Biskra.

Le 11 avril, à 7 heures du matin, la colonne arrivait en présence de l'Oasis, et trouvait les dissidents au nombre de cent cavaliers et 2000 fantassins rangés en bataille à 2 kilomètres environ en avant des jardins. Après un engagement des plus sérieux, l'ennemi était rejeté en désordre dans l'oasis, et laissé sur le terrain une cinquantaine de cadavres parmi lesquels celui de Mohamed-Yahia le principal instigateur de la révolte, le marabout Ben-Aïch avait été également blessé. Le soir même, une fraction des Bou-Azid venait demander à faire sa soumission et on pouvait espérer que cet exemple ne tarderait pas à être suivi par le reste des rebelles; il n'en fut rien, tout au contraire; les dispositions des populations environnantes, celles même d'une partie des goums qui marchaient avec nous prirent un fâcheux caractère; les oasis des Zibans continuèrent, il est vrai, à protester de leur dévouement, mais nombre de leurs habitants allaient s'enfermer dans El-Amri, et l'on put bientôt compter 4 à 5000 fuyifs disposés à une énergique résistance. Le 14 avril pendant que le général Carteret attendait du renfort, les révoltés, profitant d'une épouvantable tempête de sable, dirigèrent sur le camp français une attaque furieuse qui dura de 5 heures à 10 heures. Repoussés sur tous les points, ils durent, cette fois encore, se retirer derrière leurs murs après avoir fait de grosses pertes sensibles.

Le 22 avril, une colonne amenée de Constantine par le colonel Barrucq, arrivait devant El-Amri; le 24, paraissait également celle de Bousada sous les ordres du général de Roquebrune. Quatre jours plus tard, le feu s'ouvrit et l'effet de nos projectiles fut tel, que dans la nuit même, les représentants de la tribu révoltée vinrent offrir leur soumission; le lendemain, ils se rendaient à discrétion en livrant le marabout, Ben-Aïch et les chefs du mouvement. Nos pertes, dans les différents combats qui se sont livrés s'élevèrent à 8 tués et 37 blessés, parmi ces derniers 3 officiers. Celles de l'ennemi n'ont pu encore être évaluées exactement; elles paraissent monter à plus de 400 hommes mis hors de combat. Les quatre fractions des Bou-Azid, après avoir été l'objet d'un désarmement complet, sont dirigées sur les points qui leur ont été assignés pour campement, et y attendront la notification des dispositions répressives qui seront prises à leur égard. Celles-ci sont étudiées sur place par le général commandant la division de Constantine, qui procède en même temps à une minutieuse enquête, sur les causes de la révolte.

Le Budget des entées

Nous étions deux dans un compartiment de seconde. Accoudé à la portière, le capitaine B... achevait de brûler une cigarette, et ses yeux distraits poursuivaient vaguement les dernières spirales de la fumée.

— Lequel? — Vous, pauvre Gabriel, vous, isolé, faible, malheureux. — Malheureux, non Monsieur, depuis six mois, il est vrai, j'ai perdu, mon protecteur, mais je travaillai pour une revue...

— Trop fantaisiste pour être viable. — C'est la vérité. — Et maintenant? — Je souhaiterais trouver un emploi qui m'occupât de dix heures à quatre, environ, et me donnât le nécessaire. — Auriez-vous de la répugnance pour les affaires? — Aucune. — Venez me voir demain, je vous remettrai une lettre pour un banquier.

Le lendemain, Gabriel, muni de sa lettre de recommandation, reçut, nous le savons, bon accueil de Rumisard. Il crut alors qu'il serait aussi heureux que peut l'être un jeune homme fier et pauvre. Il se mit au labeur avec courage, remplissant ses obligations avec ponctualité, et ne tarda pas à s'apercevoir que M. Rumisard le traitait avec une bienveillance toute particulière.

En cela, du reste, le banquier cédait aussi bien à sa sympathie pour Gabriel qu'à l'influence dominante de Jean de Falais. Le jeune homme faisait une partie de la correspondance de Rumisard; souvent le gardait à dîner en famille. Pour cet orphelin à l'âme aimante, sincère, fatigué du beau, passionné pour tout ce qui est grand, l'existence intime avait des charmes nouveaux qu'il savourait avec délices.

Le jeune homme se montrait si respectueux, il évitait tellement de parler de lui, sa conversation avait à la fois un tour si original et une si réelle profondeur, qu'Albine trouvait un grand intérêt à l'entretien de Gabriel. Une amitié paisible comme une maternité adoptive lui bientôt la femme du banquier au protégé de son mari. La pensée d'Albine alla même plus loin. Elle se demanda si M. Rumisard n'avait point des intentions au sujet de l'avenir de M. Lefebvre.

Pour moi, j'achevais de réciter mon chapelet dans le coin opposé quand, à la station d'Hazebrouck, la portière s'ouvrit, et un homme de forte corpulence envahit notre solitude. Le capitaine B..., se rangea, de façon à laisser le nouveau venu placer, à son aise, un gros panier, un parapluie, un sac de voyage et trois caisses, qu'un vieux bonhomme hissa après lui.

Cet homme avait la figure épanouie, le teint vermeil et un sourire plein de bonhomie. Il pouvait avoir de quarante à cinquante ans. « Mille pardons, Messieurs de vous déranger, » dit-il en serrant ses paquets contre la vieille bonne, qui s'était placée en face de son maître.

Nous saluâmes de la tête, sans nulle envie d'engager la conversation; mais nous réservâmes le renvoi, car, eût-il tenu compte par le menu les affaires qui l'avaient appelé à Hazebrouck et le comptaient maintenant d'Hazebrouck à Bergues.

Il y allait si bonnement que son entraîne nous gagna; bientôt la conversation fut animée. En quelques minutes il nous eut exposé ses idées sur les choses du temps, et nous contâmes à fond ses opinions politiques, religieuses et sociales.

C'était en somme un fort brave homme. Il lisait habituellement l'Echo du Nord; mais, sauf quelques éclaboussures, son bon sens n'avait pas trop souffert de cette fréquentation journalière. « Voilà nos députés revenus et ils vont avoir à s'occuper du budget. Sans doute qu'ils feront enfin des économies. Si j'étais la Chambre à moi tout seul, je le réduirais de moitié.

— Vous ne toucheriez pas, sans doute aux ressources de la guerre et de la marine? hasarda le capitaine B... — Non, Dieu m'en garde! Je n'ai pas oublié ma grammaire latine: Si vis pacem, para bellum. Soyez prêt à rendre à quatre soufflets pour un et l'on ne vous cherchera pas chicane. Aussi, Monsieur, je ne regrette pas l'argent consacré à la défense de la patrie. L'impôt est bien lourd! Je paie seize cent quatre-vingt francs trente sept centimes! Malgré cela, s'il n'y avait pas de plus mauvaises dépenses que celles de l'armée je ne réclamerais pas! Mais il y a un tas de choses!...

— Par exemple, les allocations théâtrales! — Pas précisément: c'est un peu cher sans doute, mais ça favorise les arts et l'industrie... et puis, il faut bien distraire les grandes villes. — Mais où donc porteriez-vous la réforme? — Voulez-vous que je vous le dise? sur le budget du culte. Cinquante-deux millions! avouez que c'est trop fort. — Vous trouvez donc les curés inutiles. — Je ne dis pas ça. J'aime beaucoup travailler. Notre commune n'était pas succursale, et je vous assure que j'ai consciencieusement ennuyé notre député jusqu'à ce qu'il nous ait obtenu son érection en paroisse. Je comprends un évêque par chef-lieu, un curé par commune, même des vicaires quand les communes sont grandes; mais il ne faut pas pour cela cinquante millions.

— Et combien donc accorderiez-vous à chacun pour vivre. — Avec deux mille francs ils auraient bien assez. — Vous êtes généreux: ils n'en ont

Le jeune homme se montrait si respectueux, il évitait tellement de parler de lui, sa conversation avait à la fois un tour si original et une si réelle profondeur, qu'Albine trouvait un grand intérêt à l'entretien de Gabriel. Une amitié paisible comme une maternité adoptive lui bientôt la femme du banquier au protégé de son mari. La pensée d'Albine alla même plus loin. Elle se demanda si M. Rumisard n'avait point des intentions au sujet de l'avenir de M. Lefebvre.

Quant à lui, parfois il croyait faire un rêve. Le bonheur intime doublait ses facultés productives. Loin de profiter de sa situation nouvelle pour se lier avec des jeunes gens de son âge et jeter un regard curieux sur cette partie du monde qu'il ne connaissait pas, il jugea plus sage et aussi instructif de feuilleter des livres qui, vivants miroirs de l'époque qui les vit naître, en photographiaient les caractères et les types. Il connut, par ceux qui les hantaient et gagnaient un or souillé à raconter leurs orgies, toutes les individualités des pays latin ou grec où il dédaignait de mettre les pieds. Son regard clair, rapide, pénétrant, vit l'aubier rongé des vers sous l'écorce saine en apparence. Puis l'intuition le servit; comme elle sert les maîtres.

— Si jamais un grand malheur les atteint, je serai là pour en conjurer les effets. Qu'il se doutait peu, le pauvre jeune homme, que derrière Rumisard, Xavière et Rémié, se tenait un homme à face double, à cœur de démon, qui lui ferait un jour un danger, une pierre d'achoppement des rares qualités de dévouement et de tendresse qu'il avait si souvent refondues faute d'avoir pu les employer pour ce qu'il aimait!

VIII L'ÉPREUVE.

Gabriel ne tarda pas à devenir indispensable dans la maison du banquier. Rumisard lui demandait quelquefois comme un service d'accompagner sa femme dans ses courses. Il alla même jusqu'à le prier de conduire un soir Albine au théâtre.

— Je ne faisais que de mourir, mais il est mort à quarante-huit ans. Si nous ne nous trompons pas, nos lecteurs trouveront dans ce simple exposé biographique de graves et vastes questions de politique. Habitué, en tout cas, pour démontrer que les bouleversements sociaux qui sont la suite inévitable de toute révolution...

— Elles me fortifieront, répondit Gabriel. Cependant, se sentant de plus en plus faible, l'abbé écrivit à M. de Puyfont pour lui recommander son cher élève. Le comte était absent de Paris; la lettre resta quinze jours à l'hôtel, et parvint trop tard au meilleur ami de l'abbé.

Doucement, paisiblement, le saint prêtre rendit à Dieu une âme que rien n'avait souillée et qu'enrichissaient tant d'actes d'héroïsme inconnus des hommes. Il consola Gabriel, le supplia de prendre confiance en Dieu, l'exhorta à user d'une saine liberté dans ses œuvres, le fortifia contre la faiblesse, lui dicta une sorte de règlement de vie et de régime d'âme, auquel le jeune homme promit de se conformer; puis, les mains jointes autour d'un crucifix, il expira.

De ce jour, Gabriel était bien réellement orphelin. Il eut le courage de remplir tous les devoirs que la mort entraîne; mais quand il se trouva seul, tout seul, dans le petit appartement de l'abbé Montreuil, sa force l'abandonna et il fondit en larmes. Qu'allait-il devenir? Il s'était bien dit qu'il travaillerait, qu'il lutterait, qu'il entrerait en guerre avec une société démoralisée et une littérature démoralisante, mais quand il formait ce noble projet, une voix bien chère et applaudissait. Il se sentait aimé, soutenu; aujourd'hui, à qui confierait-il ses plans et ses pensées? Retiré dans un intérieur paisible, il ne comptait point d'amis au dehors. Le prix de ses leçons suffisait à peine à lui donner du pain. La première crise de douleur passée, il se retrouva lui-même. Les promesses faites à l'abbé Montreuil lui parurent écrites en lettres de feu devant lui, il s'écria: — Je ne faillirai pas! non, je vous le jure, ami si cher et regretté! Et il se releva, prêt pour la bataille terrible de la vie, pour le duel à mort, sans armes courtoises, de la littérature du jour. Après, agressive, mordante, japeuse, avide, disputant le moindre lambeau de curée, et tâchant d'éloigner à coups de cornes ou de griffes les affaires qui demandent les miettes du festin. Gabriel eut beaucoup à souffrir. Puis il éprouva des échecs qui affligent à cet âge d'une façon immodérée: on lui refusa des articles. Pour guérir cette bies-

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 15 MAI 1876.

— 19 —

Chevaliers de l'écritoire

VII. GABRIEL.

(Suite).

Elles me fortifieront, répondit Gabriel. Cependant, se sentant de plus en plus faible, l'abbé écrivit à M. de Puyfont pour lui recommander son cher élève. Le comte était absent de Paris; la lettre resta quinze jours à l'hôtel, et parvint trop tard au meilleur ami de l'abbé.

Doucement, paisiblement, le saint prêtre rendit à Dieu une âme que rien n'avait souillée et qu'enrichissaient tant d'actes d'héroïsme inconnus des hommes. Il consola Gabriel, le supplia de prendre confiance en Dieu, l'exhorta à user d'une saine liberté dans ses œuvres, le fortifia contre la faiblesse, lui dicta une sorte de règlement de vie et de régime d'âme, auquel le jeune homme promit de se conformer; puis, les mains jointes autour d'un crucifix, il expira.

De ce jour, Gabriel était bien réellement orphelin. Il eut le courage de remplir tous les devoirs que la mort entraîne; mais quand il se trouva seul, tout seul, dans le petit appartement de l'abbé Montreuil, sa force l'abandonna et il fondit en larmes. Qu'allait-il devenir? Il s'était bien dit qu'il travaillerait, qu'il lutterait, qu'il entrerait en guerre avec une société démoralisée et une littérature démoralisante, mais quand il formait ce noble projet, une voix bien chère et applaudissait. Il se sentait aimé, soutenu; aujourd'hui, à qui confierait-il ses plans et ses pensées? Retiré dans un intérieur paisible, il ne comptait point d'amis au dehors. Le prix de ses leçons suffisait à peine à lui donner du pain. La première crise de douleur passée, il se retrouva lui-même. Les promesses faites à l'abbé Montreuil lui parurent écrites en lettres de feu devant lui, il s'écria: — Je ne faillirai pas! non, je vous le jure, ami si cher et regretté! Et il se releva, prêt pour la bataille terrible de la vie, pour le duel à mort, sans armes courtoises, de la littérature du jour. Après, agressive, mordante, japeuse, avide, disputant le moindre lambeau de curée, et tâchant d'éloigner à coups de cornes ou de griffes les affaires qui demandent les miettes du festin. Gabriel eut beaucoup à souffrir. Puis il éprouva des échecs qui affligent à cet âge d'une façon immodérée: on lui refusa des articles. Pour guérir cette bies-

sure, il fut admis comme collaborateur à une revue qui ne dura que peu de mois, mais dont la publicité lui rendit de grands services, en révélant son talent à la fois original et austère. De ce moment data le commencement de réputation qui alla jusqu'à Jean de Falais quand il s'agit pour lui de recruter des littérateurs connus et des concrits assez courageux pour se lancer tête baissée dans la mêlée, la bouillotte au poing. La revue cessait de paraître quand M. de Puyfont revint de voyage. Il trouva avec un amas de lettres et de journaux, le suprême appel de l'abbé Montreuil.

Le vieux gentilhomme se rendit immédiatement à la maison de son ami Gabriel, trouvant ce foyer trop onéreux, était déménagé depuis quinze jours. Il habitait une petite chambre au sixième étage, rue des Bons-Enfants, et l'avait meublée avec les pauvres, chers et vieux meubles de son protecteur. Le comte de Puyfont le trouva déjeunant d'un peu de pain et de fromage. — Mon pauvre enfant! dit-il, j'arrive trop tard. — Il vous a bien regretté, répondit Gabriel.

Allant chercher alors une magnifique édition des Fables de la Fontaine et une peinture sur ivoire: — Il vous a légué ces deux souvenirs, Monsieur le comte. — J'en accepte un autre, répondit M. de Puyfont.

— Je ne faisais que de mourir, mais il est mort à quarante-huit ans. Si nous ne nous trompons pas, nos lecteurs trouveront dans ce simple exposé biographique de graves et vastes questions de politique. Habitué, en tout cas, pour démontrer que les bouleversements sociaux qui sont la suite inévitable de toute révolution...

— Elles me fortifieront, répondit Gabriel. Cependant, se sentant de plus en plus faible, l'abbé écrivit à M. de Puyfont pour lui recommander son cher élève. Le comte était absent de Paris; la lettre resta quinze jours à l'hôtel, et parvint trop tard au meilleur ami de l'abbé.

Doucement, paisiblement, le saint prêtre rendit à Dieu une âme que rien n'avait souillée et qu'enrichissaient tant d'actes d'héroïsme inconnus des hommes. Il consola Gabriel, le supplia de prendre confiance en Dieu, l'exhorta à user d'une saine liberté dans ses œuvres, le fortifia contre la faiblesse, lui dicta une sorte de règlement de vie et de régime d'âme, auquel le jeune homme promit de se conformer; puis, les mains jointes autour d'un crucifix, il expira.

(A suivre.)